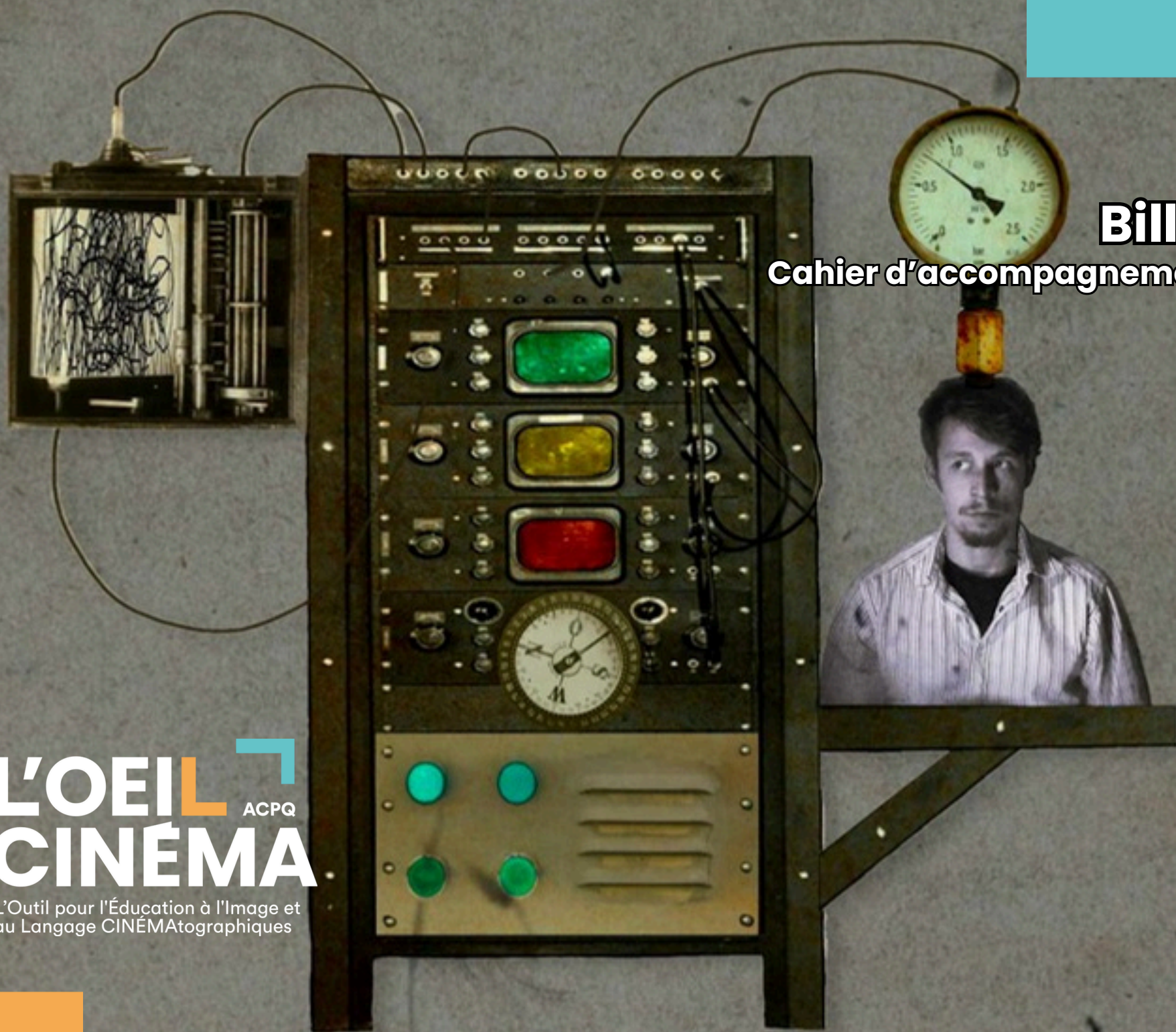




Billy

Cahier d'accompagnement

L'OEIL ACPQ
CINÉMA

L'Outil pour l'Éducation à l'Image et
au Langage CINÉMATographiques

Avant-propos

Choisir de travailler sur *Billy*, ce n'est pas anodin. C'est un geste intime et politique à la fois. Parce que ce film nous a bouleversé. Parce qu'il rappelle que derrière chaque geste incompréhensible, chaque regard fuyant, chaque silence, il y a une histoire, un être humain en souffrance, une voix qu'on n'a pas su entendre à temps. C'est aussi un film qui nous ramène à des visages connus, à des proches, à des élèves, à des gens qu'on peut croiser et qui portent, souvent seuls, le poids d'une santé mentale fragile dans une société peu outillée pour les accueillir avec dignité.

Billy, réalisé par Lawrence Côté-Collins, est un documentaire puissant et nécessaire. Il permet de sensibiliser les jeunes aux symptômes réels de la schizophrénie — hallucinations, isolement, troubles cognitifs — tout en s'éloignant des clichés du « fou dangereux » ou du « monstre incontrôlable ». Il dénonce les angles morts d'un système judiciaire et médical qui tarde à diagnostiquer, qui incarcère plutôt qu'il ne soigne, et qui abandonne souvent les plus vulnérables.

Mais *Billy*, c'est aussi et surtout un film profondément humain. Il déconstruit la psychophobie en nous montrant que la maladie mentale ne résume pas une personne, et que la violence, quand elle surgit, n'est pas inéluctable. Le film nous invite à envisager la justice réparatrice — celle qui passe par l'écoute, la reconnaissance de la douleur, le pardon demandé ou reçu. Il nous rappelle que le cinéma documentaire peut être un outil de guérison symbolique.

À travers ce guide, nous souhaitons offrir aux enseignant·es des pistes concrètes pour utiliser ce film en classe, pour ouvrir des discussions sensibles, pour éduquer à la complexité psychique sans verser dans le sensationnalisme. Car *Billy*, loin des représentations stigmatisantes véhiculées par des œuvres comme *Divisé (Split)*, *Shutter Island* ou *Psychose*, choisit de montrer la douleur sans en faire un spectacle.

Ce film est, à nos yeux, un antidote salutaire à la psychophobie, un plaidoyer pour l'empathie, et une démonstration vibrante de la puissance éducative du cinéma. Nous espérons que vous le recevrez comme tel, et que les discussions qu'il suscitera pourront faire naître, chez les jeunes, un regard plus juste, plus nuancé, plus tendre — sur les autres, mais aussi sur eux et elles-mêmes.

Rédacteur et auteur du guide : Mathieu PIERRE pour l'ACPQ

Avec l'aimable participation de Vital Distribution pour les images et les éléments issus du dossier de presse du film.

Merci à Lawrence Côté-Collins pour ce film, son dévouement et sa disponibilité.

Remerciements à la Société québécoise de la schizophrénie pour son support et l'aide apportée dans l'écriture de ce guide.

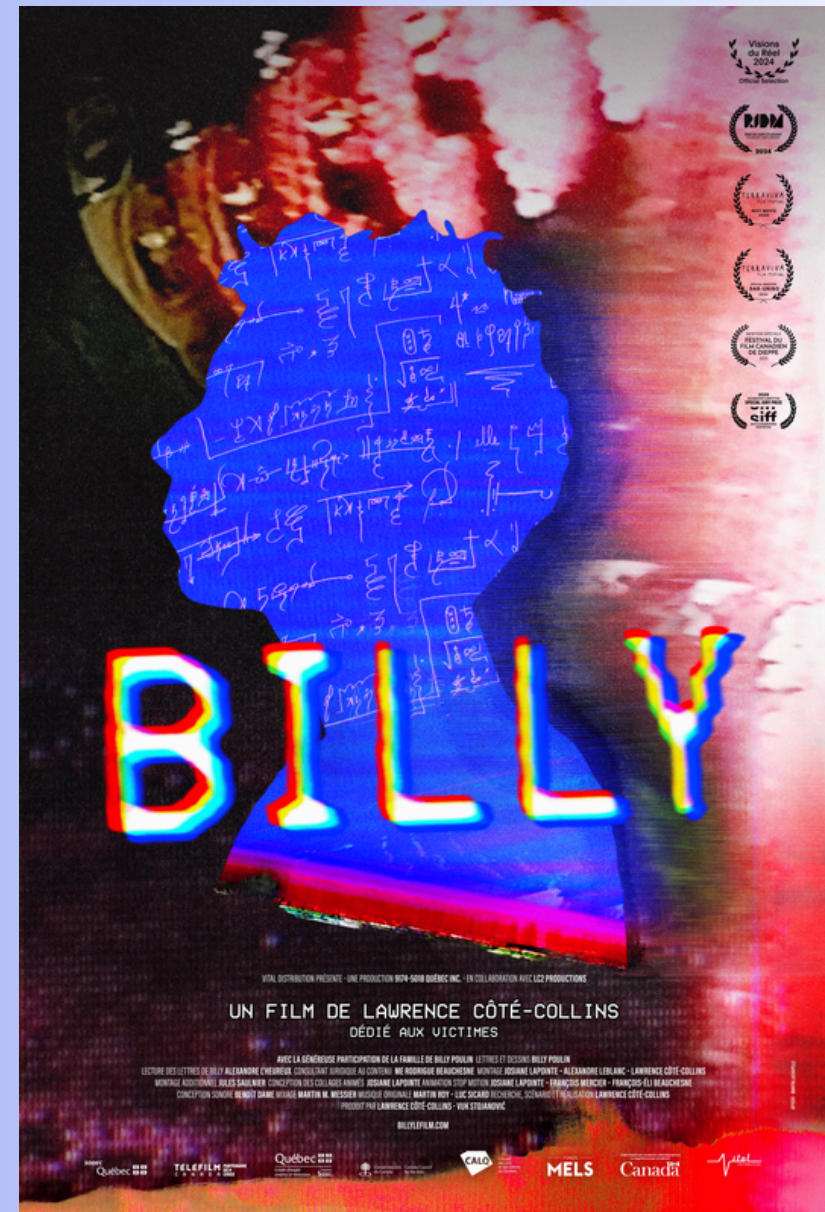
Sommaire



Avant-propos	1
Sommaire	2
Fiche artistique	3
Synopsis	4
Prix et festivals	5
Biographies	6
Notes de réalisation	8
Préparer la projection	11
Déroulé synthétique de l'activité préparatoire	14
Comprendre la schizophrénie et les psychoses apparentées	15
Ressources au Québec pour les jeunes	20
Se repérer : la ligne du temps de Billy	21
Le documentaire	24
Une forme : L'autoportrait au cinéma	26
Analyse thématique	27
Atelier pratique - Kino	34
Sélection bibliographique	36

Fiche artistique

Protagonistes	Billy Poulin Lawrence Côté-Collins Alexandre L'Heureux (voix)
Réalisation, scénario et recherche	Lawrence Côté-Collins
Production	Vuk Stojanovic Lawrence Côté-Collins
Montage	Josiane Lapointe Alexandre Leblanc Lawrence Côté-Collins
Conception sonore	Benoît Dame
Musique originale	Martin Roy Luc Sicard
Conception des collages pour animation	Josiane Lapointe
Animation	Josiane Lapointe François Mercier François-Éli Beauchesne
Consultation légale	Me Rodrigue Beauchesne



Synopsis



La cinéaste Lawrence Côté-Collins retrouve son agresseur en prison. Elle veut comprendre, pardonner et accompagner un homme souffrant.

Billy est atteint de schizophrénie et sa plus grave crise a laissé deux morts. Leur relation d'amitié carcérale épistolaire met en lumière la vérité sur cette maladie mentale qui n'était ni diagnostiquée ni soignée.

Ensemble, ils se racontent et se reconstruisent à travers une correspondance intime et des archives vidéo inédites.

Le film est dédié aux victimes.

Prix et festivals

- **Grand prix du jury** – 5^e édition du Terraviva Film Festival – Italie – 2025
 - **Prix du jury étudiant** – 5^e édition du Terraviva Film Festival – Italie – 2025
 - **Prix du jury étudiant** – 27^e édition des RIDM – Canada – 2025
 - **Prix spécial du jury** – 50^e édition SIFF – Seattle International Film Festival – États-Unis – 2025
 - **Mention Spéciale** – 12^e édition Festival du film Canadien de Dieppe – France – 2025
-
- **Visions du Réel** – Festival international de cinéma de Nyon – Première mondiale – Suisse – avril 2024
 - **RIDM** – Rencontres internationales du documentaire de Montréal – Première nord-américaine – Canada – novembre 2024
 - **LIFF** – Leeds International Film Festival – Première britannique – novembre 2024
 - **Memorimage** – Festival de cinéma de Reus – Première espagnole – novembre 2024
 - **Molodist** – Festival de films international de Kyev – Première ukrainienne – novembre 2024
 - **Front Doc Aosta international film festival** – Italie – novembre 2024
 - **Terraviva Film Festival** – Italie – novembre 2024
 - **DocPoint Helsinki Documentary Film Festival** – Première finlandaise – février 2025
 - **Biennal Internacional Dona i Cinema – Mujer y Cine – Woman & Film** – Espagne – février 2025
 - **63^e Ann Arbor Film Festival** – Première états-unienne – mars 2025
 - **Festival du Film Canadien de Dieppe** – Première française – mars 2025
 - **Festival du film de l'Outaouais** – Canada – avril 2025
 - **FFAVM** – Festival de films d'auteur de Val-Morin – Première régionale (Laurentides) – Canada – mai 2025
 - **51^e Festival international du film de Seattle** – États-Unis – mai 2025
 - **UnArchive Found Footage Fest** – Italie – mai 2025
 - **Les Percéides – Festival international de cinéma et d'art de Percé** (Gaspésie) – Canada – août 2025
 - **Moscow International Documentary Film Festival – Docker** – Russie – septembre 2025
 - **Women Make Waves International Film Festival** – Taïwan – octobre 2025
 - **Festival des Libertés 2025** – Belgique – octobre 2025

Biographies

La réalisatrice

Lawrence Côté-Collins est une artiste *queer* au style coloré, sans filtre et sans tabou. Elle est productrice, réalisatrice, scénariste et conférencière. Cette femme conjugue un parcours atypique en cinéma et en télévision. Depuis plus de 20 ans, elle expérimente divers genres : fiction, documentaire, faux documentaire, essai, expérimental et de la télé-réalité. Elle a réalisé des émissions populaires telles que *Un souper presque parfait* et *Occupation Double* et plus d'une quarantaine de courts métrages.

Elle a également signé trois longs métrages : *Écartée* (2016), *Bungalow* (2022) et *Billy* (2024). Plusieurs de ses films ont été sélectionnés et primés dans des festivals à travers le monde.

La cinéaste aborde à travers ses œuvres l'excès, le malaise, l'enfermement, l'angoisse et des thèmes sociaux qui écorchent. Lawrence est une adepte de la création spontanée et de la rencontre entre l'écriture et l'improvisation. Elle cosigne, avec *Billy à vie*, son premier livre à titre de commissaire. Elle développe actuellement d'autres films en lien avec l'univers carcéral et la schizophrénie. Le titre de son prochain film expérimental en montage est *Pyramide*.

Filmographie partielle

2024 BILLY, 105 min, long métrage documentaire

2022 BUNGALOW, 102 min, long métrage fiction

2016 ÉCARTÉE, 80 min, long métrage docu-fiction

2012 UN EXEMPLE DE SUCCÈS, 11 min, court métrage fiction

2011 SCORE, 9 min, court métrage fiction

2011 GEISHA QUÉBEC, 10 min, court métrage fiction

2010 FUCK THAT, 6 min, court métrage expérimental

2009 CRUDITÉS, 4 min, court métrage fiction

2009 PAS DE PAIN PAS DE GAIN, 5 min, court métrage fiction

2009 SUMMERDOME, 8 min, court métrage fiction



Crédit photo : Karine Dufour

Billy Poulin

Billy a fait son cégep en Arts et lettres, profil théâtre. Il a publié en 2004 *À la croisée des lettres* dans un recueil de textes du Marathon d'écriture intercollégial.

Employé dans divers restaurants, cuisinier en Colombie-Britannique, clown, commis de stationnement, animateur saisonnier en France, réceptionniste dans des motels, assistant de production, il a cumulé les petits boulots qu'il ne pouvait conserver. En 2008, il est diplômé de l'École du Show-business en gestion de plateau de cinéma et télévision. Écriture, jeu, théâtre, improvisation, il a été acteur dans plusieurs courts métrages indépendants à travers le mouvement Kino.



Sur le tournage de *Pas de pain pas de gain*

Depuis 2017, il a collaboré activement au documentaire **Billy**. Il a cosigné également avec Lawrence Côté-Collins le livre *Billy à vie*. Il a également participé aux 8^e, 9^e et 10^e éditions du Cabaret de la Seconde Chance avec sa poésie et un numéro sur une psychose en milieu carcéral. Billy est incarcéré depuis le 7 décembre 2012.

Malgré une sentence à vie et son handicap, Billy rêve de pouvoir aider d'autres schizophrènes à cheminer.

Notes de réalisation

par Lawrence Côté-Collins

Je compose ce texte expressément pour ce guide. Sur mesure. Je vais commencer par le début. Le 10 janvier 2013, j'ai arrêté de boire de l'alcool, j'avais 30 ans. C'est une étape majeure dans mon parcours — et aussi dans celui de Billy. Nous avons en commun la maladie de l'alcoolisme. Billy a cessé de boire le soir de son arrestation, le 7 décembre 2012. Nous avons un mois de différence dans notre abstinence et à ce jour, les deux nous sommes toujours sobres et sans rechute. Si je n'avais pas arrêté de consommer, j'allais finir en prison, à l'hôpital... ou à la morgue. C'est ma passion pour le cinéma, mon rêve de réaliser des longs métrages qui a propulsé ma volonté de cesser l'alcool. J'ai donc enfin pu réaliser mon premier long métrage, **Écartée** (2016), parce que j'avais retrouvé toute ma tête pour y arriver. Faire des films, c'est très compliqué. Que ce soit du documentaire ou de la fiction, ça prend beaucoup de temps, de la discipline, de la persévérance, de l'intuition et, idéalement, de l'expérience. Avec tous les courts métrages et les émissions de télévision que j'avais réalisés, l'expérience, j'en avais!

À l'été 2016, j'étais en tournée promotionnelle pour mon premier long métrage. Billy m'a entendue à la radio depuis sa cellule. J'étais en entrevue et je parlais de mon processus de création avec un vrai ex-détenu pour **Écartée**. C'est là qu'il a eu l'idée de demander à sa sœur de me retrouver. Billy n'était plus mon ami depuis décembre 2010. J'avais coupé les ponts avec lui, car il m'avait attaquée dans une ruelle, après une projection de courts métrages.

Dans mon récit, il est important de mentionner que je fais du bénévolat dans les prisons depuis 2014. Je participe à des cercles de discussion dans des groupes de rétablissement avec des délinquant-es qui apprennent à vivre sans alcool. Beaucoup de gens sont incarcérés à cause de troubles de santé mentale non traités et de problèmes de consommation. Pour moi, il est essentiel de voir les êtres humains au-delà des crimes qu'ils et elles ont commis. Aussi, la honte est un sentiment très désagréable, qui m'a envahie une grande partie de ma vie (et encore parfois aujourd'hui). Me rétablir en prison, parmi des gens qui ont encore plus honte que moi, m'apaise. Ça remet mes émotions en perspective, et ça me permet, chaque fois, de faire l'expérience du bon choix : vivre libre de ma dépendance et investir sur mes rêves.



Écartée, Lawrence Côté-Collins, 2016



Quand j'ai retrouvé Billy en 2017, c'était d'abord pour comprendre pourquoi il m'avait attaquée. Le revoir aussi malade et médicamenté m'a fendu l'âme en deux. J'ai rapidement pardonné son geste de 2010. J'ai compris que Billy avait utilisé la drogue et l'alcool pour s'automédicamentiser face à sa schizophrénie montante et à sa souffrance, comme trop de gens sans diagnostic ni aide.

Comme Billy est aussi un artiste et un homme intelligent, je lui ai proposé de faire un film ensemble, pour apporter des réponses aux victimes. Pas seulement aux deux familles des morts, mais aussi à la sienne, et à toutes les personnes qu'il a agressées pendant ses épisodes psychotiques, entre 2007 et 2012. Billy était trop malade durant les 28 mois de son procès et c'est à travers ce processus qu'il a reçu son diagnostic. Il ne parlait pas pour expliquer ses gestes ou se défendre. Il hallucinait. Il refusait d'accepter sa schizophrénie et

croyait être au cœur d'un complot. Il se croyait non responsable des morts.

Finalement, j'ai raconté mon histoire et je me suis exposée dans le film. C'était la seule manière de faire cesser les attaques contre moi. Intimider une victime... c'est tordu. À travers cette démarche imprévue, j'ai trouvé une forme de paix. J'ai moi aussi choisi de sortir de la honte et de dévoiler ma vulnérabilité. Sans masque. Avec le recul, j'aurais aimé avoir ce courage à l'adolescence. J'aurais voulu briser le silence sur les agressions que j'ai subies. J'aurais voulu, moi aussi, recevoir de l'aide plus tôt dans ma vie.

Faire un film avec un homme en prison, auquel j'avais peu accès, fut laborieux. Nous avons utilisé le téléphone, la correspondance, le dessin, et l'animation en stop-motion à partir d'archives découpées, intégrées dans des tableaux artistiques conçus par l'artiste Josiane Lapointe. Il fallait illustrer des propos lourds avec des images évocatrices. Et je déteste les documentaires qui disent « Il a ouvert une porte... » pendant qu'on voit une porte s'ouvrir. C'est plate et cela manque de vision artistique.

La schizophrénie signifie « esprit fragmenté », et Billy passe du coq à l'âne sans arrêt quand il écrit. Je voulais que le film lui ressemble : une image qui pousse l'autre, un enchaînement d'idées associatives qui s'autoalimentent, chaque pensée menant à la suivante, de façon fluide, presque impulsive. Le diable rit, puis Billy déclare qu'il est tanné qu'on rit de lui... Je voulais tricoter son récit, notre histoire, pour que la forme nous ressemble. Plus de 400 jours de montage, 7 années de recherche, de lectures... une pandémie mondiale, le décès de ma maman et j'en passe.

Pour tout comprendre de ma démarche, il faut lire mon livre *Billy à vie*, qui est complémentaire au film. Je ne pouvais pas tout dire dans le film — sinon il aurait duré six heures! Dans le livre, on découvre ce que le film n'aborde pas : la famille de Billy, le procès et sa condamnation, mes rencontres avec les victimes, les écrits schizoïdes qui ont précédé l'entrée définitive dans la maladie, en 2007.

Il n'y a pas de chemin rapide pour expliquer la réalisation de ce film-là. C'est colossal. Je n'ai aucun regret, mais j'ai plongé dans cette aventure sans mesurer à quel point ce serait un parcours difficile, sur tous les plans de ma vie. Ça m'a transformée. Pour aider Billy, j'ai dû moi aussi recevoir de l'aide. J'ai entrepris un parcours de justice réparatrice avec des agresseurs, pour faire la paix avec les agressions que j'ai subies... J'ai aussi reçu un diagnostic tardif de TDAH, qui a enfin mis des explications sur l'enfer de mon adolescence. À travers la réalisation de ce documentaire, j'ai appris à me comprendre, à me pardonner, à mieux aider sans m'épuiser — et j'ose le dire : à m'aimer. Ouf!

Après neuf ans d'accompagnement de Billy, un film et un livre, je peux le dire : mission accomplie sur toute la ligne. Et surtout, ce processus d'art-thérapie a permis à Billy de se comprendre, d'accepter son diagnostic et de devenir un expert de lui-même. Il a osé partager ce qu'il a de plus laid et de plus triste pour pouvoir aider les autres. Quand le malade est au cœur de l'aventure, et que tout part de lui, on parle de savoir expérientiel.

Le cauchemar de Billy offre des outils à tous·tes celles et ceux qui souhaitent s'ouvrir... au-delà du jugement facile. Notre démarche — c'est la preuve que l'art peut réparer, révéler et rassembler. Ce n'est

pas une histoire de pardon facile, ni de rédemption magique. C'est une traversée dans la noirceur avec, au bout, une lumière qu'on allume ensemble. Plusieurs personnes trouvent déjà un peu de paix, de compréhension ou de courage à travers notre histoire, alors tout cela en aura valu la peine. Parce qu'au fond, nous ne sommes pas seul·es. Jamais. Il y a toujours un chemin, aussi tortueux soit-il, vers la dignité et la lumière.



Préparer la projection

Avant de proposer aux élèves un quelconque contexte ou résumé du film, il est suggéré de commencer par une activité d'analyse de l'**affiche** afin d'ouvrir une réflexion sur le sujet qu'il aborde. Cette activité vise à poser un cadre respectueux et inclusif, permettant aux élèves d'exprimer leurs impressions et de déconstruire en amont certains préjugés, tout en favorisant une réception ouverte et totale du film.

L'activité débute par un temps de contemplation : on projette l'affiche en classe ou on la distribue sous forme papier. Les élèves sont d'abord invité·es à observer attentivement ce qu'ils et elles voient. L'enseignant·e pourra guider ensuite une mise en commun progressive, en partant d'une simple description des éléments visuels pour aller vers des interprétations plus personnelles. L'objectif n'est pas ici d'atteindre une « bonne réponse », mais de recueillir un éventail d'hypothèses, de ressentis et de premières intuitions.

L'affiche du film **Billy** se distingue par une composition sobre mais chargée de symboles. En son centre, une silhouette bleue, découpée comme une ombre chinoise, semble représenter le profil d'un personnage – vraisemblablement celui de Billy. À l'intérieur de cette forme, on peut voir des signes manuscrits mystérieux, une écriture inventée qui attise la curiosité. Au-dessus de cette silhouette, un visage paraît pousser un cri : l'image semble tirée d'une caméra vidéo, comme en témoigne le grain visuel caractéristique.

Le titre du film, écrit en lettres majuscules, utilise une typographie inspirée des enregistrements sur caméscope. Enfin, une mention apparaît sous le nom de la réalisatrice : « dédié aux victimes », phrase intrigante qui ouvre vers des enjeux potentiellement graves ou sensibles.

Pour animer la discussion, il peut être pertinent de poser des questions telles que : Qui est Billy? Que révèlent les éléments à l'intérieur de la silhouette? Que pourrait représenter ce cri filmé par une caméra? Pourquoi cette référence au langage, à la vidéo, à la souffrance? Que peut-on attendre d'un film dont l'affiche est si énigmatique? On pourra aussi inviter les élèves à proposer un genre cinématographique possible : s'agit-il d'un documentaire, d'une fiction, d'un film expérimental, d'un drame? Enfin, on leur demandera ce que cette affiche leur fait ressentir : une forme d'inquiétude? de fascination? de compassion? d'attente?

Cette étape ne doit pas être conçue comme un exercice évaluatif, mais comme un moment de dialogue et d'activation des savoirs cinématographiques et émotionnels. Il est important de valoriser toutes les interprétations proposées, même si certaines s'éloignent de l'œuvre. Ces hypothèses pourront être reprises après le visionnement du film, pour mesurer avec les élèves ce qui a été confirmé, contredit ou dépassé. Cette démarche de lecture d'image permet aux jeunes de se préparer émotionnellement, moralement et intellectuellement à la projection, en aiguisant leur regard et en éveillant leur sens critique.

Pour aller plus loin dans la préparation à la projection, il est recommandé de faire visionner la **bande-annonce** du film aux élèves. Cette étape permet d'introduire plus précisément l'univers visuel et sonore du film, ainsi que sa structure narrative, tout en initiant une réflexion sur les intentions de la réalisatrice. Il s'agit ici d'amener les élèves à repérer les éléments formels et thématiques du film, et non à chercher à comprendre ou à reconstituer les faits criminels liés à Billy Poulin. Le film ne cherche pas à choquer ni à répondre à une logique sensationnaliste, mais bien à proposer un regard personnel, éthique et complexe sur une relation humaine marquée par la maladie mentale, la violence et le besoin de comprendre. Il est recommandé de le préciser aux jeunes, en amont.

La bande-annonce débute par une image tirée d'une archive personnelle : Billy se filme lui-même, s'adresse directement à la caméra tout en se roulant un joint. L'image, granuleuse, et le bruit blanc en fond sonore nous plongent d'emblée dans un matériau brut, intime. La succession rapide d'images qui suit – extraits vidéos de Billy, images de la réalisatrice en train de filmer, propos de Billy sur son désir de « provoquer le spectateur » – pose la forme du film : un documentaire fragmentaire, sensoriel, construit à partir de traces visuelles et sonores.

Les enseignant-es peuvent inviter les élèves à relever les différents types d'images utilisées dans la bande-annonce : extraits de vidéos personnelles, animation en papiers découpés, images d'archives, vidéos de surveillance, captations récentes.



Chaque type d'image témoigne d'un moment ou d'un point de vue différent. Ces contrastes visuels et sonores permettent d'aborder la manière dont le film déconstruit la linéarité narrative habituelle pour épouser la subjectivité des protagonistes. On peut ainsi demander aux élèves ce que leur inspire ce collage d'images, ces transitions par saccades visuelles (*glitches*) ou distorsions numériques, ou encore l'utilisation de voix multiples qui se superposent à l'écran.

La bande-annonce introduit également la double perspective du film : celle de Billy, le protagoniste, et celle de la réalisatrice, Lawrence Côté-Collins, qui fut agressée par lui avant de choisir de reprendre contact, des années plus tard. Il est important de souligner que **Billy** ne cherche pas à justifier les actes du jeune homme, ni à minimiser la souffrance des victimes, mais à mettre en lumière une tentative de dialogue, marquée par la douleur, le pardon et la volonté de comprendre. On peut ici inviter les élèves à réfléchir au rôle de la réalisatrice dans ce récit : en tant que témoin, victime, cinéaste et interlocutrice, elle occupe une place complexe qui peut susciter des questionnements éthiques et personnels.



Il peut être utile de proposer aux élèves quelques questions de discussion à l'issue du visionnement :

- Quels types d'images sont utilisés dans la bande-annonce, et que nous disent-ils sur la forme du film?
- Quelles émotions cette bande-annonce suscite-t-elle? Pourquoi?
- À quoi semble vouloir nous préparer la bande-annonce? Quels enjeux ou thèmes apparaissent?
- Quel regard semble porter la réalisatrice sur Billy? Et sur elle-même?

On terminera cette activité en précisant que le film **Billy** est un documentaire singulier qui aborde de front des thèmes difficiles : maladie mentale, violence, culpabilité, pardon. Son approche, loin du sensationnalisme, est avant tout humaine et artistique. Il s'agit de préparer les élèves à recevoir cette œuvre avec sensibilité, ouverture et respect.

La bande-annonce nommant la maladie dont souffre Billy, la schizophrénie, on complètera cette activité d'amorce par une discussion autour de ces enjeux afin de commencer à déconstruire les idées reçues et informer les élèves.

Retrouvez une synthèse des questions pour guider cette séance à la page suivante.

Déroulé synthétique de l'activité préparatoire

1

Observation et description de l'affiche (10-15 min)

- Quels éléments visuels remarques-tu en premier sur l'affiche (couleurs, typographie, etc.)? Que te font-ils ressentir?
- Quel effet produit le choix de la typographie et du traitement de l'image (grain, qualité, couleurs)? À quoi cela te fait-il penser?
- Le titre du film est simple : **Billy**. Qu'est-ce que ce choix de titre t'évoque? Pourquoi, selon toi, le film ne porte-t-il que ce prénom?
- Que peux-tu deviner ou imaginer sur le ton ou les thèmes du film à partir de cette affiche?

2

Analyse et interprétation de la bande-annonce (10-15 min)

- Quelles émotions ressens-tu en regardant cette bande-annonce? À ton avis, pourquoi provoque-t-elle ces réactions?
- Quels types d'images sont utilisés dans la bande-annonce? Pourquoi, selon toi, mélanger autant de formes différentes?
- Quelle place est donnée à la réalisatrice dans la bande-annonce? Que peut-on deviner sur sa relation avec Billy et sur sa démarche?
- Qu'est-ce que tu comprends de Billy à travers les extraits choisis? Est-il montré de manière univoque ou complexe?
- Quel ton semble adopter le film?

3

Réflexion préalable autour des enjeux de santé mentale (Autant de temps que nécessaire, 20 min minimum)

- Quand tu entends le mot « schizophrénie », qu'est-ce que ça t'évoque spontanément?
- Quels facteurs pourraient, d'après toi, aider une personne vulnérable à rester en bonne santé mentale?
- Pourquoi crois-tu qu'on a souvent peur ou honte de parler de maladie mentale?
- Connais-tu les signes annonciateurs de la maladie?
- Quelles ressources connais-tu pour faire face à tes inquiétudes, ta détresse et ta souffrance?

Comprendre la schizophrénie et les psychoses apparentées

par la Société québécoise de la schizophrénie et des psychoses apparentées

Psychose vs schizophrénie : c'est quoi la différence ?

Bien qu'utilisés parfois de manière interchangeable, **psychose** et **schizophrénie** ne désignent pas la même chose.

La plus grande différence entre la psychose et la schizophrénie est que :

- La psychose est la manifestation d'une maladie qui affecte le cerveau, causant une perte de contact avec la réalité. Elle se traduit par des symptômes comme des hallucinations (percevoir des choses que les autres ne perçoivent pas) ou des idées délirantes (croyances fausses et persistantes malgré les preuves contraires). Les personnes souffrant de psychose ne souffrent pas nécessairement de schizophrénie.
- La schizophrénie est un trouble caractérisé par un certain nombre de symptômes, y compris des symptômes psychotiques. Les personnes atteintes de schizophrénie présentent des symptômes de psychose, ainsi que d'autres symptômes.

La schizophrénie est une maladie du cerveau qui affecte la pensée, les sentiments et les émotions, tout comme les perceptions et les comportements des personnes qui en sont atteintes. Toutes ces fonctions ne sont cependant pas perturbées

au même moment et dans la même mesure. De nombreuses personnes souffrant de schizophrénie peuvent avoir un comportement parfaitement normal pendant de longues périodes.

Bien qu'elle n'affecte pas l'intelligence proprement dite de la personne, la schizophrénie occasionne souvent un certain nombre de déficits cognitifs qui perturbent notamment l'attention, la mémoire, l'apprentissage et le traitement de l'information. Ces déficits sont souvent présents dès le début de la maladie et diminuent la capacité de la personne à réagir de manière appropriée avec son milieu.

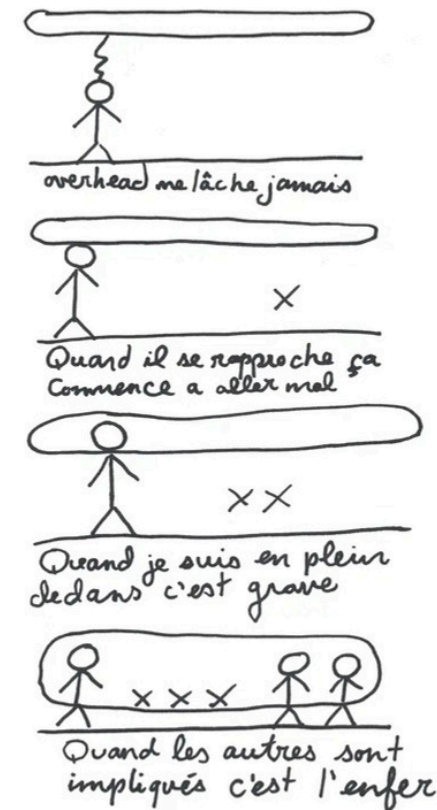


Il y a autant de schizophrénies que de personnes qui en sont atteintes.

Vivre avec cette maladie, ce n'est pas pareil pour tout le monde. C'est une maladie qui peut se montrer de plein de façons différentes. C'est un peu comme si chaque personne avait sa propre version de la maladie. Deux personnes peuvent avoir le même diagnostic, des symptômes similaires, mais ne pas du tout penser, ressentir ou agir de la même manière. Chacun a son parcours unique avec la schizophrénie.

Billy, lui, explique son ressenti psychotique avec « Overhead et ses crises à 1X, 2X ou 3X. »

Il est la seule personne atteinte de schizophrénie à expliquer ses symptômes de cette façon-là. L'important, c'est que chaque personne malade trouve une façon d'exprimer sa souffrance, pour que les médecins, les psychiatres, les proches et les ami·es puissent aider et mieux les comprendre.



Représentation des crises et d'Overhead par Billy

La schizophrénie, une maladie génétique.

C'est une maladie liée à des facteurs génétiques. On naît avec une prédisposition, qui peut rester silencieuse, un peu comme un lion qui dort. Parfois, ce lion se réveille sous l'effet de certains facteurs et c'est à ce moment que la maladie peut se manifester.

Dans le documentaire, Billy s'exprime souvent en image et il compare sa maladie à ce lion.

Qu'est-ce qui peut réveiller cette prédisposition?

- La drogue - **déclencheur important**
- Un gros choc émotionnel
- Des expériences traumatisantes répétées (abus, violence, maltraitance, instabilité familiale)
- Un gros manque de sommeil prolongé
- Un deuil
- Un stress trop intense
- Certaines conditions neurologiques qui s'ajoutent à la prédisposition

Peut-on vivre toute sa vie avec la schizophrénie « endormie »?

Oui, absolument. Beaucoup de gens naissent avec la schizophrénie dans leur bagage génétique, mais le lion ne se réveille jamais. Ils vivent leur vie sans jamais développer la maladie. Pourquoi?

Parce que les bons facteurs de protection sont en place. Les voici :

- Pas de consommation de drogue
- Soutien émotionnel (famille, ami-es, accompagnement)
- Environnement stable
- Bonne gestion du stress
- Sommeil régulier
- Connaissance de son histoire familiale de schizophrénie et vigilance face aux signes inhabituels (écoute de soi, consultation rapide ou demande d'aide)

La période prodromique

Lawrence appelle ça la période « Pop-corn ».

C'est le moment où la maladie commence à se manifester doucement, sans que ce soit encore très marqué, un peu comme des grains de maïs qui éclatent un à un, des petits signes « pop-up » ici et là...

Ça peut durer plusieurs mois ou même quelques années et cela débute souvent durant l'adolescence.

Les signes possibles de la période « Pop-corn » :

- **Changements dans les relations sociales** : repli sur soi, isolement, évite ses ami-es ou sa famille
- **Difficultés scolaires et cognitives** : chute des résultats scolaires sans raison claire, perte d'intérêt pour les choses qu'on aimait avant, difficulté à se concentrer ou à suivre une conversation
- **Troubles du sommeil** : insomnie, cauchemars fréquents, sommeil désorganisé
- **Comportements inhabituels** : comportement étrange ou inhabituel, difficile à expliquer, laisser-aller dans l'hygiène corporelle et l'apparence, se parle seul-e souvent ou fait des gestes inappropriés en public
- **Symptômes perceptifs et émotions** : méfiance excessive, sensation que « quelque chose ne va pas », entend ou voit des choses que les autres ne perçoivent pas (même brièvement), émotions très instables ou réactions exagérées., impression d'être surveillé-e ou que des gens lui veulent du mal sans raison
- **Croyances inhabituelles** : développe des croyances bizarres ou intenses, préoccupation étrange pour l'occulte (magie, esprits, démons, messages cachés, code secret...). Par exemple, Billy, lui, a développé son « Algèbre résiduelle » pour éviter d'être espionné...

Les symptômes de la période prodromique (pop-corn) ne sont pas encore des symptômes évidents de schizophrénie, mais ce sont *les* premiers signes d'alerte. La schizophrénie, elle, n'arrive pas d'un coup, comme un éclair. Elle s'installe lentement et si on repère les signes tôt, on peut mieux comprendre, mieux accompagner... et parfois éviter que la tempête éclate trop fort, comme pour Billy.

Chaque psychose cause une lésion permanente dans le cerveau

Quand une personne vit une psychose (c'est-à-dire qu'elle perd contact avec la réalité), le cerveau est blessé, un peu comme après une commotion cérébrale. Chaque épisode de psychose peut avoir un impact négatif sur le cerveau. Plus il y a de psychoses, plus le cerveau est affecté et plus ça devient difficile de retrouver un fonctionnement normal.

C'est pourquoi il est essentiel d'assurer une prise en charge rapide des psychoses et, lorsque c'est le cas, de diagnostiquer rapidement la schizophrénie.

Un diagnostic rapide permet :

- de commencer une médication douce, bien adaptée
- d'éviter d'autres psychoses
- de protéger le cerveau
- et de vivre une vie normale : aller à l'école, avoir des ami-es, un travail, des rêves

La schizophrénie ne détruit pas une vie... si on s'en occupe vite

Ce qui fait vraiment du tort au cerveau, c'est d'attendre trop longtemps avant d'agir. Trop de blessures dans le cerveau peuvent mener à une schizophrénie résistante aux traitements. Celle-ci entraîne un handicap considérable et peut avoir des répercussions sur tous les domaines de la vie, y compris le fonctionnement personnel, familial, social, éducatif et professionnel. C'est un stade plus difficile à traiter, où même les médicaments les plus forts n'arrivent plus à faire disparaître les hallucinations. C'est là où se trouve Billy aujourd'hui, après 9 ans de signes bizarres sans aide et 9 ans de psychoses répétées sans médication. Son cerveau a été trop abîmé.

Plus on attend, plus c'est grave.

Plus on tarde à agir, plus les conséquences peuvent être lourdes. Agir rapidement, c'est protéger le cerveau et prévenir la perte de nos fonctions mentales. Peu importe le moment où la maladie est détectée, la schizophrénie ne se guérit pas. C'est une maladie chronique, qui reste toute la vie.

Par contre, on peut se rétablir. On peut aller mieux, retrouver une stabilité, et apprendre à vivre avec la maladie, sans qu'elle prenne toute la place. C'est ça, le but du traitement : retrouver de l'équilibre, garder sa liberté, et avancer malgré tout.



*Pour aider les jeunes à être attentifs aux signes
« pop corn » chez elles et eux ou chez un-e ami-e, on
les dirigera vers le **REFER-O-SCOPE** pour
comprendre et agir vite.*

<https://refer-o-scope.com>

Des chiffres qui parlent fort

La schizophrénie touche 1 % de la population mondiale, peu importe le lieu, la classe sociale ou les origines. En 2025, il y a plus de 8 milliards de personnes sur Terre, ce qui veut dire qu'environ 82 millions d'entre elles sont atteintes. C'est l'équivalent de la population de l'Allemagne, ou presque celle de la France.

Au **Québec**, on est environ 9,11 millions. Ça veut dire qu'il y a environ 91 000 personnes qui vivent avec. C'est énorme. Et ce chiffre ne prend pas en compte les autres troubles psychotiques proches ni les familles et ami·es qui sont aussi touché·es. C'est beaucoup de souffrance. On pourrait remplir le Stade olympique un peu plus de deux fois avec toutes ces personnes!

La grande majorité des personnes vivant avec la schizophrénie sont non violentes. On parle en fait de moins de 1 % du 1 % qui pourraient avoir des comportements violents en lien avec leur maladie. Au Québec, cela représenterait un très petit nombre de personnes atteintes. Pourtant, les médias nous donnent l'impression que toutes les personnes atteintes de schizophrénie sont dangereuses. Cette association entre schizophrénie et violence est largement exagérée, et les cas de violence ne se traduisent pas nécessairement par des actes aussi graves qu'un meurtre.

Un dernier chiffre qui frappe fort

Environ 3 % de la population mondiale va vivre une ou plusieurs psychoses au cours de sa vie, sans nécessairement recevoir un diagnostic de schizophrénie. Ça peut arriver à n'importe qui. Lawrence, par exemple, a vécu un trouble psychotique bref après son passage à Tout le monde en parle, en novembre 2024. Devant un million de personnes, elle a raconté en direct son histoire et celle de Billy. Le stress intense, l'épuisement professionnel, le choc émo-

tionnel, tout ça combiné l'ont conduit à passer 24 heures sans dormir, avec des hallucinations auditives en continu. C'est pas juste dans les films. C'est réel. Et ça peut frapper fort, même quand on s'y attend pas du tout.

3 % de la population du Québec, c'est 273 300 personnes, l'équivalent de toute la ville de Gatineau. C'est aussi quatre fois le Centre Bell plein à craquer (de gens qui vivront une psychose dans leur vie).



Ressources au Québec pour les jeunes (12 à 25 ans)

- **Jeunesse, J'écoute**

Disponible 24/7 : 1-800-668-6868

Texter le mot **PARLER** au 686868

- **Tel-jeunes**

Gratuit pour les moins de 20 ans : 1-800-263-2266

Texto 514-600-1002 (8 h – 22 h 30)

Suicide – Aide immédiate

- **Centre de prévention du suicide (CPS)**

1-866-APPELLE (1-866-277-3553) – Ligne québécoise 24/7

- **988 – Ligne canadienne de prévention du suicide**

Appel ou texto 24/7, accessible partout au Canada

- **Centre de crise de Québec**

Intervention immédiate, équipe mobile, hébergement temporaire (24/7)

Région de Québec : 418-688-4240

Ailleurs au Québec (sans frais) : 1 866 411-4240

- **Drogue : aide et référence**

1-800-265-2626 (24/7)

Service de clavardage

- **Deuil-Jeunesse** (tristesse, perte, séparation)

1-855-889-3666

TU AS ENTRE 12 ET 25 ANS ?

TU TE QUESTIONNES SUR LES **PSYCHOSES** OU LA **SCHIZOPHRÉNIE** ?
TU T'INQUIÈTES POUR QUELQU'UN DANS TON **ENTOURAGE** ?

On est là pour toi !

SERVICE GRATUIT ET CONFIDENTIEL

SQS
SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE
de la **SCHIZOPHRÉNIE**
et des psychoses apparentées

WWW.SCHIZOPHRENIE.QC.CA

438 522-4125

JEUNESSE@SCHIZOPHRENIE.QC.CA

aider sans filtre
pour et avec les jeunes

cap
santé mentale

Se repérer : la ligne du temps de Billy

24 septembre 1983
Naissance de Billy

1998-1999

Billy a 15/16 ans
Début du code secret - Algèbre résiduelle

2002

Début de la chronologie du film
Billy à Jasper à 19 ans
Dépression, alcool et drogue

2002 à fin 2006

Plusieurs écrits et créations vidéos avec
présence de la maladie

2007

Arrivée des voix - Hallucinations
Plusieurs psychoses de Billy présentes dans le film

2008

Diplômation de l'École de Show-business
Billy rencontre Lawrence à Kino

Été 2009

Lawrence et Billy réalisent le film Pas de pain
pas de gain

Décembre 2010

Billy attaque Lawrence

1998 à 2006
PÉRIODE PRODROMIQUE

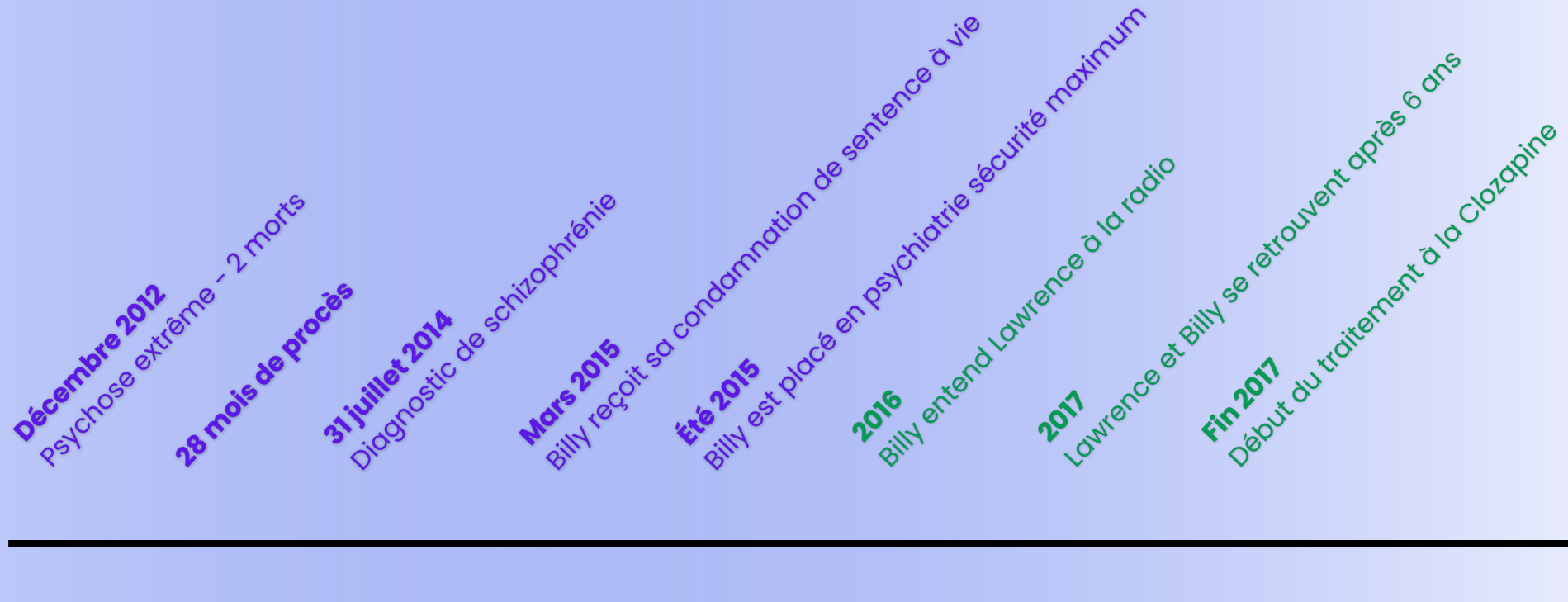
Voir page 16

9 ans de prodrome

Début 2007 à Été 2015

Billy n'a pas d'aide ni de traitements pour sa schizophrénie

9 ans de souffrance



De mi-2015 à fin 2016

Une psychiatre essaie des médicaments et débute la
Clozapine
(médicament le plus fort quand plus rien ne fonctionne)

Schizophrénie résistante/limitante

2018
Billy s'adapte à la Clozapine

2019
Décès de la mère de Lawrence

Avril 2019
Lawrence trouve les valises de Billy contenant archives écrites et vidéo

2020
Billy change de pénitencier pour aller en psychiatrie sécurité médium-faible
Il accepte son diagnostic et réalise qu'il est responsable des morts

2021
Lawrence retrouve l'avocat du procès, Me Rodrigue Beauchesne

Avril 2024
Première mondiale au festival Visions du réel en Suisse

Novembre 2024
Sortie du livre Billy à vie
Lawrence à l'émission Tout le monde en parle
Première canadienne aux RIDM

2025
Projections gratuites à Matane pour la dignité de la famille de Billy
Sortie dans les cinémas

2018

**Début du processus de création
du film**

2021 – 2024

Réalisation du film et du livre *Billy à vie*

Pandémie mondiale de Covid-19

Le documentaire

Le documentaire est un **genre cinématographique** qui cherche à rendre compte du réel. Contrairement à la **fiction**, il ne repose pas sur des acteur·trices jouant des rôles imaginés, mais sur des personnes, des lieux, des événements qui existent réellement. Un documentaire peut informer, témoigner, questionner, dénoncer, ou encore faire ressentir.

Il en existe plusieurs formes :

- le **journalistique** qui enquête sur un sujet précis pour livrer des faits;
- le documentaire d'**observation** qui filme des situations sans intervenir (avec une caméra discrète par exemple);
- le **témoignage** qui donne la parole à celles et ceux qui ont vécu une expérience;
- l'**essai** : très libre, il peut mélanger images, sons et réflexions personnelles;
- le documentaire d'**auteur·trice** où le ou la cinéaste met sa propre voix, son point de vue, parfois sa présence.

Le documentaire n'a pas vocation à montrer « la vérité » absolue, mais une version du réel à travers un regard, une sensibilité, un style. La voix de Lawrence Côté-Collins dans **Billy** le précise bien : « Billy, on va se tenir par la main toi pis moi, debout, dans la lumière. Pis on va dire la vérité, on va dire ta vérité, on va dire ma vérité, et on va espérer que pour d'autres personnes qui souffrent, d'autres victimes, ça se passe mieux ».

Le film est un documentaire d'autrice très personnel. Il ne cherche pas à faire une enquête policière ni à choquer, mais à raconter une relation humaine complexe à travers différents matériaux : vidéos d'archives tournées par Billy lui-même, animations originales, images récentes filmées par la réalisatrice, extraits d'interrogatoire, messages et lettres.

La réalisatrice a connu Billy dans sa jeunesse. Des années plus tard, après avoir appris qu'il a été arrêté, elle reprend contact avec lui. Le film ne montre jamais les victimes, n'entre pas dans les détails de l'événement tragique qui a bouleversé leurs vies. Ce silence volontaire fait partie d'une démarche éthique et artistique : **Billy** n'est ni un reportage sensationnaliste, ni un *true crime*. Il cherche à comprendre plutôt qu'à juger.

Le film a plusieurs visées :

- **Comprendre** : Il explore la vie intérieure de Billy, son mal-être, ses troubles de santé mentale, sa solitude, ses blessures.
- **Expliquer** : Il nous aide à saisir comment quelqu'un peut en arriver là, sans jamais excuser ni accuser.
- **Prévenir et éduquer** : En parlant de santé mentale, d'isolement et de détresse, le film peut susciter des discussions importantes et sensibiliser les jeunes à ces enjeux.
- **Réparer** : En donnant à Billy la possibilité de parler et à la réalisatrice celle d'exprimer sa propre douleur, le film devient un espace de dialogue, de mémoire et, peut-être, de réparation symbolique.
- **Dénoncer** (de façon subtile) : Il montre, sans insistance, les failles d'un système qui laisse des jeunes en souffrance mentale sans soutien adéquat.

Billy utilise les outils du cinéma pour créer une expérience sensorielle et intime : effets sonores troublants, distorsions numériques, images floues ou surchargées, animations faites de papiers découpés. Le public est plongé dans l'univers mental de Billy, un espace instable, parfois dérangent, parfois tendre ou poétique.

Ce documentaire fait donc appel à notre empathie mais aussi à notre réflexion : il brouille les frontières entre l'intime et le social, entre ce qu'on montre et ce qu'on choisit de taire. C'est un film respectueux, singulier et courageux, qui montre qu'un documentaire peut être à la fois une œuvre de création et un outil de sensibilisation.



En vous créant un compte gratuit sur notre plateforme éducative parlecinema.ca, vous pouvez accéder à 70 courts métrages professionnels. Parmi ceux-ci, plusieurs peuvent être utilisés pour préparer une discussion ou un travail sur le documentaire :

- *Conversation with Ziad* (2016), de Juliette Guérin, pose des questions à Ziad Alasmar, un jeune réfugié syrien, devant des images de son pays.
- *Monsieur Foto* (2019), de Marie-Christine Rousse, suit « Monsieur Foto », le seul réparateur d'appareils photo argentiques de la région de Munich.
- *Tampons cours 101* (2016), d'Anne Castelain, dévoile les secrets des tampons avec humour.
- *T* (2016), de Philippe Rioux, prend la forme du docu-fiction pour aborder l'éducation en classe spécialisée.

Une forme

L'autoportrait au cinéma

Dans les arts, un autoportrait est une œuvre dans laquelle l'artiste se représente lui ou elle-même. En peinture, ce peut être un visage dans un miroir; en littérature, c'est se raconter. Au cinéma, l'autoportrait prend une forme plus complexe, mais tout aussi personnelle.

L'**autoportrait cinématographique**, c'est lorsqu'un réalisateur ou une réalisatrice parle de lui ou elle à travers son film. Cela peut passer par :

- des images de soi (films de famille, archives, selfies, vidéos tournées dans l'intimité);
- une voix hors champ personnelle qui raconte une expérience vécue;
- un regard subjectif sur une personne, un souvenir, un événement marquant;
- une forme libre et poétique qui reflète l'état intérieur de l'auteur ou l'autrice.

L'autoportrait n'est pas toujours une confession totale : c'est une mise en scène de soi, un choix de ce qu'on montre et de ce qu'on cache. Il permet de donner un sens à une expérience personnelle, de la partager et de la transformer en œuvre artistique.

Le documentaire *Billy* est un exemple rare et bouleversant d'autoportrait double : il rassemble les images personnelles tournées par Billy lui-même et le regard intime de la réalisatrice Lawrence Côté-Collins, à la fois son amie et sa victime.

D'un côté, Billy se filme pendant plusieurs années, dans toutes sortes de situations : il parle à la caméra comme à un·e confident·e ou un·e spectateur·trice imaginaire ou à venir, mettant en scène ses pensées, ses fantasmes, ses peurs. On y voit l'évolution de sa santé mentale, notamment les effets de la schizophrénie. Ces images d'archives deviennent un autoportrait brut, fragmenté, souvent dérangent, mais profondément humain. Elles montrent un jeune homme à la recherche de sens, en proie à des hallucinations, mais aussi doté d'un esprit créatif, drôle, provocateur.

De l'autre côté, Lawrence construit son propre autoportrait à travers sa voix hors champ, ses apparitions à l'image et ses choix de montage. Elle nous fait entrer dans son processus de réflexion, ses émotions, ses contradictions. Elle cherche à comprendre comment un ami est devenu un agresseur et comment raconter cette histoire en respectant la complexité des personnes impliquées, sans réduire l'autre à son geste, ni elle-même à son traumatisme.

Le film devient alors un dialogue entre deux autoportraits : celui de Billy, souvent tourné en solitaire, dans l'instant, pour exister, et celui de Lawrence, pensé après coup, pour essayer de réparer, de donner un sens et peut-être de faire œuvre de mémoire.

Ensemble, ces deux récits forment un documentaire rare qui explore la douleur, la maladie, la violence et la résilience. *Billy* n'est ni un reportage criminel ni un portrait à charge. C'est un film qui tente de comprendre sans excuser, de nommer sans juger, de raconter deux vérités qui s'entrecroisent, à la frontière de la création, du soin et du témoignage.

Analyse thématique

Billy, un antidote à la psychophobie

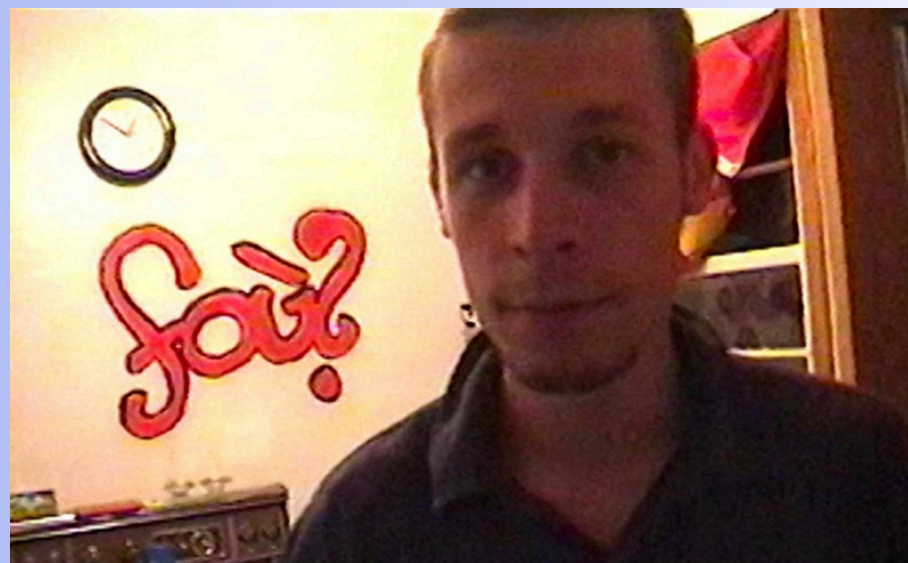
Le documentaire **Billy** de Lawrence Côté-Collins constitue un contrepoint radical aux représentations stigmatisantes de la maladie mentale qui prolifèrent dans le cinéma de genre. Quand on évoque des films sur ce thème, on pense immédiatement à **Psychose** d'Alfred Hitchcock (1960), **Vol au-dessus d'un nid de coucou** de Milos Forman (1975), **Fight Club** de David Fincher (1999), **Shutter Island** de Martin Scorsese (2010) ou **Divisé (Split)** de M. Night Shyamalan (2016). Pourtant, ces films ont tous en commun de dépeindre une image de la maladie mentale déformée, biaisée et réductrice.

En plaçant au cœur de son récit deux autoportraits imbriqués – celui de la réalisatrice, qui fut agressée par Billy avant de renouer le lien, et celui de Billy lui-même, schizophrène diagnostiqué tardivement – le film adopte une forme cinématographique singulière.

Grâce à des choix de mise en scène et de montage inspirés de l'esprit Kino, à l'usage inventif des archives et à un travail sonore immersif, **Billy** offre une représentation nuancée de la schizophrénie, sans céder au sensationnalisme ni alimenter la **psychophobie** (l'ensemble des préjugés, discriminations et peurs injustifiées envers les personnes vivant avec des troubles de santé mentale). Cette analyse met en lumière les principaux procédés formels (cadre, montage, son, animation) qui font de **Billy** un outil pédagogique essentiel pour déconstruire les clichés et éduquer à la santé mentale.

De l'esprit Kino à la rencontre de deux autoportraits

Le mouvement Kino, fondé à Montréal en 1999, prône la création rapide, minimaliste et collaborative : « Faire bien avec rien, faire mieux avec peu, mais le faire maintenant ». Dans **Billy**, cette esthétique Kino se manifeste par l'emploi d'images d'archives, d'animations artisanales (papiers découpés) et par la variété des formats – vidéo granuleuse, captation numérique récente, extraits d'interrogatoire, courts-métrages amateurs –, le tout mêlé dans une forme ludique et inventive. L'absence de recherche d'image parfaitement lisse ou de plan sensiblement esthétique ne tient pas à un manque de moyens, mais à un choix assumé : celui de refléter l'instabilité, la diversité des temporalités et la subjectivité même de Billy.



Le film s'ouvre sur des archives personnelles de 2002 : Billy se filme, se roule un joint, s'adresse directement à celui ou celle qui le regarde. Ce plan bancal au grain vidéo et bruit blanc en fond introduit Billy comme sujet-acteur : il n'est pas ici filmé par la réalisatrice, mais se met en scène lui-même. On perçoit déjà l'un des traits de la schizophrénie : la nécessité d'exister, de laisser une trace.

En parallèle, la voix hors champ de Lawrence, au présent, vient commenter ces archives. On la voit dans sa voiture, lire les courriels de la sœur de Billy, chercher les valises, consulter les cassettes. Dans ces séquences contemporaines, la réalisatrice – caméra à la main, souvent hors champ – privilégie la spontanéité : cadres déséquilibrés, lumière naturelle, absence de stabilisateur. Cette posture renforce sa transparence : elle filme son propre processus de questionnement, ses émotions, ses hésitations, et s'expose comme un personnage à part entière.

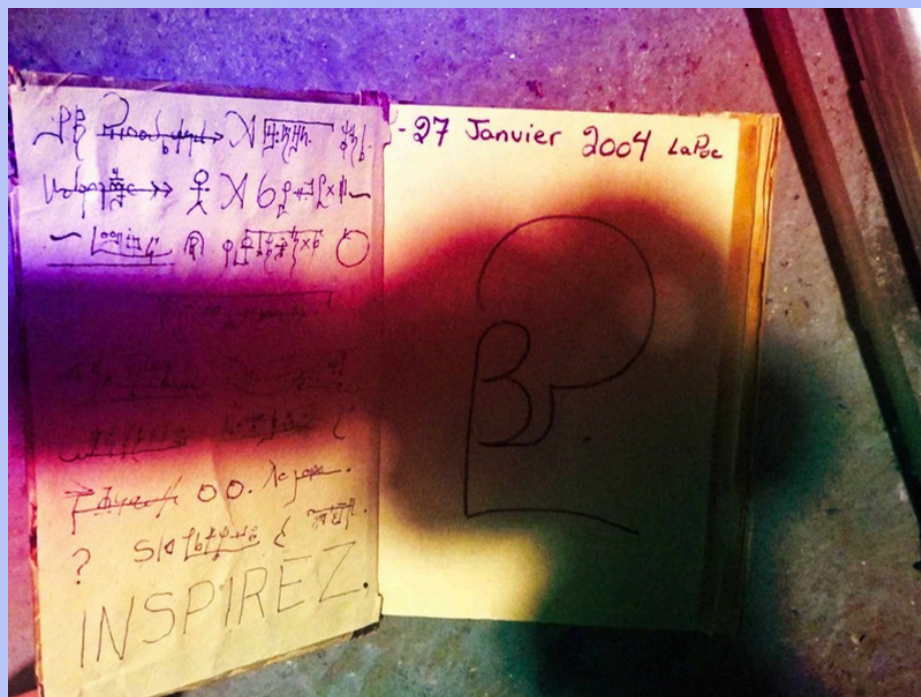
Le montage alterne ainsi les plans d'archives et les plans actuels. Ce tissage crée un autoportrait croisé : Billy nous dit « je suis malade pour toute ma vie », Lawrence nous dit « je cherche à comprendre pourquoi tu m'as attaquée, pourquoi tu as basculé ». Ce va-et-vient entre deux points de vue exclusifs permet d'éviter la position revendiquée « du médecin qui explique » ou « du journaliste à charge ». Au contraire, le public est invité à entrer dans la psyché de Billy tout en partageant le cheminement affectif et moral de la réalisatrice, imposant un regard empathique.

Du chaos à une structure poétique

La plupart des images de Billy sont issues de ses archives personnelles : des vidéos qu'il filmait entre 2002 et 2012. Le film exploite pleinement le grain de ces images analogiques : la résolution grossière, les couleurs délavées, les scintillements d'antenne ou les traînées lumineuses deviennent un code visuel de la schizophrénie. Ces imperfections soulignent la difficulté pour Billy de tenir une posture fixe : tout tanguer, tout flancher, comme son équilibre mental.



Plutôt que d'effacer ces défauts, la réalisatrice les honore : ces traces du support deviennent le témoignage brut d'un esprit en proie à la paranoïa et aux hallucinations. Le choix de conserver des plans de longue durée, où l'on voit Billy au bord de la rupture, suscite l'inconfort (comme en 2008, lorsqu'on l'entend se raconter qu'il « n'a pas d'amis » avant de s'énerver contre la caméra). Ce parti pris différencie **Billy** des documentaires plus traditionnels, qui uniformisent l'image pour plus de lisibilité; ici, l'imperfection est un outil narratif.



Pour rendre lisibles les hallucinations et les pensées cryptées de Billy, Lawrence choisit d'intégrer des séquences animées en papier découpé : silhouettes, schémas, symboles manuscrits (« l'algèbre résiduelle » inventée par Billy), visages floutés qui se métamorphosent en flammèches. Ces animations n'enjolivent pas la réalité, mais traduisent visuellement l'intensité sensorielle de la psychose : le vertige, la douleur, l'absence de repère.

Lorsqu'on entend Billy proposer de reproduire ce qu'il entend quand il hallucine, le montage bascule brusquement dans une surimpression de voix et de cris tandis que la caméra déambule dans la rue, comme une vue subjective. S'il s'agit peut-être de la séquence la plus « sensationnaliste » du film, le public n'en ressent pas moins toute la confusion mentale : l'image se dissout et le son bourdonnant ne distingue plus réel et imaginaire. Contrairement aux fictions de genre, qui montrent la psychose comme un moment de déchaînement avant la violence, **Billy** utilise ce dispositif pour faire éprouver une sensation d'effroi intérieur, et non pour en faire un spectacle.

Les images récentes de Billy, tournées en prison, adoptent un style documentaire direct : plans rapprochés sur son visage changé, faible profondeur de champ, révélant les rides, la fatigue, la peur. Ces gros plans, filmés en numérique haute définition, sont contrastés avec le grain analogique; ce contraste souligne l'évolution non pas tant de Billy que de son regard sur lui-même : en prison, sous médication, il est plus calme, plus lucide, mais aussi plus résigné.



La réalisatrice apparaît parfois à l'image comme un témoin fragile de ce qu'elle filme : sa main sur la caméra, son regard concentré. Ces ruptures du quatrième mur invitent le public à prendre conscience de l'acte filmique : on ne nous cache rien, tout est construction d'une vérité. Ainsi, la caméra n'est pas un outil neutre : elle devient le prolongement du désir de comprendre de Lawrence.

Déjouer la psychophobie par le montage

Le montage de **Billy** est non linéaire. Il tisse des allers-retours constants entre plusieurs temporalités et il peut être facile de s'y perdre :

- Les archives de 2002–2012, montrant Billy en pleine jeunesse, ignorant encore son diagnostic.
- Les images de l'arrestation en décembre 2012, évoquant la tragédie sans l'expliquer.
- Les captations actuelles (2017–2024), où Billy, désormais sous médication, filme la réalité carcérale.
- Les animations poétiques, représentant la psyché fracturée de Billy.

Cette structure éclatée sert à reproduire la progression imprévisible de la schizophrénie : les premiers symptômes peuvent sembler anodins (l'isolement par exemple), puis se transformer en délires plus intenses (« Overhead » comme entité intérieure) jusqu'à la psychose majeure. Contrairement aux films de genre qui cherchent à expliquer et montrer la bascule avant ou après la violence, **Billy** montre la mutation progressive, sans jamais dramatiser soudainement : il n'y a pas de « grand effondrement » spectaculaire ; le film nous fait ressentir que la maladie est un continuum.

La conception sonore de **Billy** joue un rôle majeur pour décrire la schizophrénie sans l'énoncer comme un label négatif. Ainsi, on entend fréquemment un bourdonnement sourd en fond sonore, rappelant la surcharge sensorielle qui agresse un schizophrène : bruits de machines, grésillements, interférences. La voix hors champ de Billy (bien que jouée parfois par une de ses connaissances) et celle de Lawrence se superposent parfois : Billy se parle à lui-même, puis son discours se mêle aux commentaires de Lawrence qui commente en voix hors champ. Cette polyphonie crée un écart entre la parole intime et la parole du témoin, mettant en lumière la distance difficile à combler entre le ressenti de Billy et la compréhension de la réalisatrice. Enfin, les silences sont prolongés : dans certains plans de prison, on n'entend parfois presque rien, renforçant l'idée d'isolement extrême. Ce contraste avec les moments chargés en sons hallucinatoires met en relief la tension entre le vide mental et le trop-plein sensoriel.

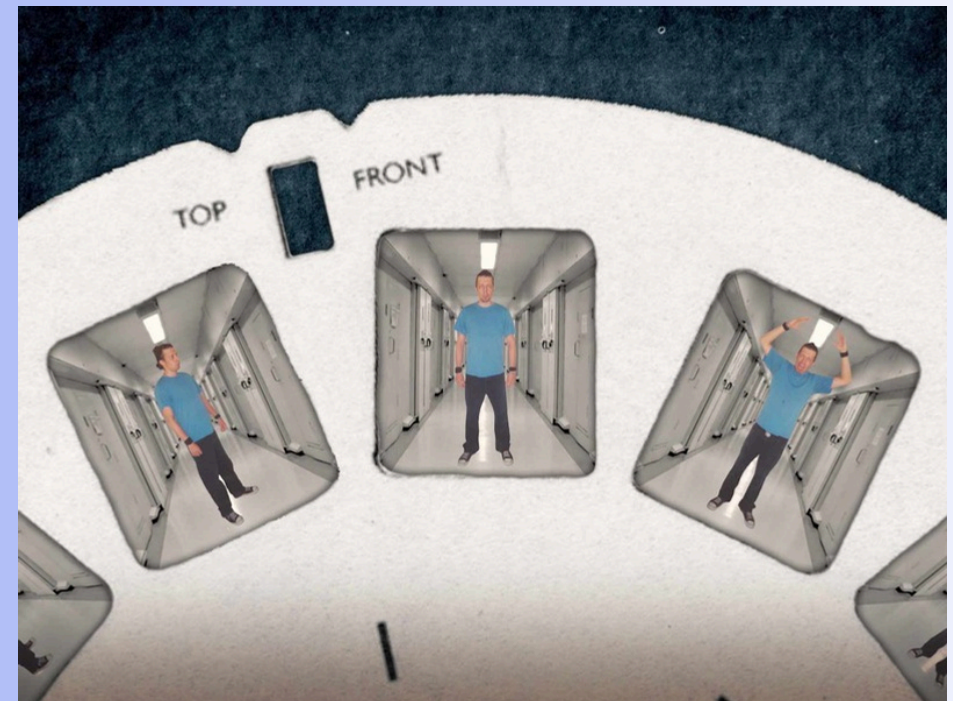
Cette approche sonore plonge spectateurs et spectatrices dans un état proche de celui d'un-e schizophrène en crise : il ne s'agit pas de recourir à un sifflement cliché ou à un effet stéréotypé, mais de donner à ressentir l'épreuve de la perception altérée.

Un antidote à la psychophobie

La schizophrénie se distingue du trouble dissociatif de l'identité (TDI) :

- La schizophrénie peut impliquer hallucinations visuelles, auditives ou sensorielles, idées délirantes, perturbations cognitives, mais non un changement radical d'identité;
- Le TDI (exemple extrême : Billy Milligan, inspirant **Divisé**) suppose plusieurs personnalités agissant comme des entités distinctes.

En confondant inconsciemment ces deux troubles, des films comme **Divisé (Split)** et **Psychose** alimentent la psychophobie : on imagine le schizophrène comme une bête de foire, capable de changer de forme ou de personnalité. Au contraire, **Billy** montre une forme unique de fragmentation mentale : pas de « personnalités multiples », mais un sentiment de dédoublement permanent (réalité/délire, communication/isolement). Cette nuance est illustrée à l'écran par le montage en strates et les animations, où l'on voit le visage de Billy se dissoudre dans des symboles, sans jamais suggérer qu'il bascule dans une *alter-persona* violente.



Le cinéma de genre, principalement fictionnel, utilise souvent la schizophrénie comme un outil narratif : hallucinations visuelles ou auditives pour créer des *jump scares* (**Le cygne noir** (*Black Swan*) de Darren Aronofsky en 2010, **Joker** de Todd Philips en 2019) ou pour justifier la violence (**Taxi Driver** de Martin Scorsese en 1976). Or, il est nécessaire de rappeler que deux schizophrènes pris au hasard n'auront jamais le même type d'hallucination : certains n'en ont jamais, d'autres seulement à l'écoute de certains sons ou lumières intenses. L'isolement social n'est pas non plus synonyme de dangerosité, mais souvent de solitude extrême et le risque le plus élevé est celui du suicide et non d'un passage à l'acte violent.



Taxi Driver, Martin Scorsese, 1976



Le cygne noir (*Black Swan*), Darren Aronofsky, 2010

Dans **Billy**, on le voit inventer des codes, jouer avec une poupée lors d'un faux interrogatoire improvisé, écrire, créer de plein de manières différentes, ou parler d'Overhead, l'entité qui le hante. Ces détails correspondent à la réalité de certains schizophrènes qui inventent des façons de s'exprimer face à un monde qu'ils ne peuvent pas toujours distinguer. En revanche, contrairement à **Psychose** ou **Fight Club**, le film ne propose pas de scène de violence brutale tournée pour choquer.

Billy se démarque nettement des films de genre psychophobes. Il montre que la schizophrénie n'est pas un monstre à exhiber, mais une expérience intérieure complexe, souvent silencieuse, nécessitant empathie et compréhension. Plutôt que de confondre la maladie mentale avec la violence, **Billy** dépeint la juxtaposition chaotique du réel et du délire, invitant le public à ressentir l'isolement et l'angoisse de Billy.



Pour lancer une discussion

- Si tu croisais quelqu'un comme Billy dans ta ville ou ton école, comment tu réagirais? Et comment tu penses que les autres réagiraient?
- Qu'est-ce qui a pu te mettre mal à l'aise dans le film? Est-ce Billy lui-même, ce qu'il fait... ou plutôt la manière dont les autres réagissent à lui?
- Est-ce qu'on peut faire la différence entre quelqu'un qui a un problème de santé mentale et quelqu'un qui vit autrement? Qui décide de ça?
- Qu'est-ce que le film t'a appris — ou t'a fait ressentir — à propos des gens qu'on juge trop vite comme « instables », « bizarres » ou « pas normaux » ? Est-ce que ça a changé ta façon de voir les choses?
- Pourquoi, selon toi, on attend souvent qu'une situation devienne grave avant d'agir pour aider quelqu'un qui vit des problèmes de santé mentale? Qu'est-ce qui nous empêche d'agir plus tôt?
- Est-ce que tu penses qu'on vit aujourd'hui dans une société qui comprend mieux la maladie mentale qu'avant? Pourquoi ou pourquoi pas?

Déjouer la psychophobie au cinéma

Un film évite les clichés psychophobes quand il traite la santé mentale avec nuance, respect et humanité. Voici des critères pour le reconnaître :

- Le personnage vivant avec une maladie mentale n'est pas réduit à sa maladie. Il a une personnalité complexe, des émotions variées, des relations, des désirs, des rêves. Il est plus qu'un « malade ».
- La maladie mentale est représentée avec réalisme. Le film évite les exagérations sensationnalistes (violence gratuite, folie spectaculaire) et montre des signes plus subtils ou variés.
- Le personnage n'est pas toujours dangereux ou monstrueux. Il ne devient pas automatiquement un-e « méchant-e » ou une menace. Le film fait la différence entre maladie mentale et dangerosité.
- On voit aussi le contexte autour de la personne. Le film montre les difficultés du système de santé, le rôle de la famille, les préjugés de la société... Ce n'est pas seulement « la faute » de la personne.
- Le regard porté sur le personnage invite à l'empathie. Même s'il commet des gestes difficiles, le film cherche à comprendre, pas à juger. Il nous pousse à réfléchir plutôt qu'à condamner.

Notons que la fiction n'est pas systématiquement psychophobe et le documentaire, réaliste. Les films de fiction peuvent explorer la subjectivité, l'imaginaire ou la métaphore. Ils ne doivent pas forcément « coller à la réalité », mais ils ont tout de même une responsabilité quant aux représentations qu'ils diffusent. Les documentaires, eux, doivent traiter les personnes filmées avec dignité, sans les réduire à leur souffrance, et contextualiser leur vécu pour éviter le sensationnalisme ou la pitié.

Atelier pratique – Kino

Cet atelier permet aux élèves de créer un court film (une à trois minutes) qui représente de manière sensible et créative ce qui se passe dans la tête d'un·e adolescent·e vivant une journée difficile sur le plan émotionnel. L'idée est de rendre visible l'invisible : pensées, émotions, sensations, dialogues intérieurs...

Pour cela, il faut :

- Un appareil photo, une tablette ou un téléphone avec appareil photo (si possible, installer une application de montage gratuite comme Capcut).
- Éventuellement des ordinateurs avec un logiciel de montage (ou sur cellulaire).
- Des écouteurs, des micros pour l'enregistrement des voix.

Étape 1 – Discussion d'amorce (30 min)

Cette étape peut être raccourcie si un travail de réflexion autour du film a déjà été effectué.

Lancer la discussion avec quelques questions :

- À quoi ça ressemble une journée où tu ne vas pas bien, mais que personne ne le voit?
- Comment peut-on montrer des pensées, des émotions, des angoisses avec du son ou de l'image?

Étape 2 – Préparation du projet (30-45min)

- Chaque groupe de trois à cinq élèves invente un personnage fictif et décrit une journée difficile pour lui/elle (stress, angoisse, solitude, etc.)
- Ils écrivent un mini scénario ou un plan simple en trois moments :

1. *Le personnage se réveille (symptômes, pensées);*

2. *Il/elle tente de faire face à la journée;*

3. *Un petit geste d'entraide ou un déclencheur positif (optionnel).*



Pour vous accompagner dans cette démarche de création cinématographique, vous pourrez trouver sur parlecinema.ca de nombreux conseils d'écriture, de réalisation ainsi que de montage. Nous proposons également des documents techniques à imprimer qui vous permettront de travailler le documentaire avec vos élèves.

Étape 3 – Tournage (1-2 h)

- Soigner l'image et le son : faire attention à la lumière naturelle, aux bruits parasites et au cadrage.
- Filmer plusieurs prises : essayer différents angles et distances pour enrichir le montage.
- Penser dès le tournage les sons, voix hors champ (enregistrées à part) et effets qui seront ajoutés en post-production.

Étape 4 – Montage et finalisation (1-2 h)

- Regarder, sélectionner et découper les meilleures séquences.
- Organiser le récit : quel ordre donner aux images? Quel rythme adopter? On privilégie l'idée au perfectionnisme.
- Ajouter du son si nécessaire (voix hors champ, musique libre de droits, ambiance sonore).
- Finaliser avec des retouches basiques (luminosité, transitions, générique, etc.).

Étape 5 – Visionnement et discussion (45 min)

Chaque groupe présente son film, puis on peut poser des questions pour lancer la discussion :

- Qu'est-ce qui vous a touché?
- Quels effets visuels ou sonores vous ont permis de ressentir l'état intérieur du personnage?
- Est-ce que vous vous êtes reconnu-es dans certaines situation?
- Aux créateur-trices : est-ce que créer ce film vous a aidé-es à mieux comprendre la santé mentale?



L'Oeil Cinéma propose plusieurs **ateliers pratiques et conférences** à destination du jeune public. Parmi ces derniers, l'atelier **Documentaire** met l'accent sur les questions de contenu et sur les procédés techniques de la vidéo.

Ainsi, les élèves peuvent apprendre comment cerner un sujet, scénariser des scènes documentaires, préparer des entrevues et réfléchir l'utilisation du langage cinématographique en fonction de leur argumentaire. Le docufiction et le documenteur sont également abordés.

Cet atelier est parfait pour préparer ou prolonger la projection du film. Il peut être augmenté d'une activité pratique telle que celle détaillée dans ces pages ou la réalisation d'un court documentaire/documenteur.

Tout le travail autour du film **Billy** peut également être effectué par un ou une de nos animateur-trices.

Contactez-nous pour en savoir plus : projets@cinemasparalleles.qc.ca

Sélection bibliographique

- Billy Poulin, Lawrence Côté-Collins, *Billy à vie*, Flammèches, 2024.
- Le site web dédié au film : www.billylefilm.com
- Le site web de la Société québécoise de la schizophrénie et des psychoses apparentées : <https://www.schizophrenie.qc.ca/fr/>
- Nicolas Vornax, *Santé et maladie au cinéma : l'éclairage des sciences humaines et sociales*, Liber, 2018.



L'auteur du guide

Mathieu Pierre est docteur en études cinématographiques spécialisé dans les séries télévisées et les représentations de genres. Sa thèse intitulée *De la sérialité à la série télévisée fantastique* analyse les figures et paradigmes du fantastique dans leurs déplacements transmédiatiques. Il a enseigné, en France, pendant plus d'une dizaine d'années la littérature et le cinéma au secondaire et à l'université. Il est l'auteur de plusieurs articles universitaires portant sur les séries télévisées, sur les différents types de regards au cinéma et les représentations genrées.

Il émigre au Québec en 2021 pour poursuivre une autre de ses passions : l'écriture de fiction et la littérature *queer*. Il est depuis 2023 le coordonnateur de L'OËIL CINÉMA au sein de l'Association des cinémas parallèles du Québec. Il y apporte son expertise, tant sur les plans didactique et pédagogique, que sur le cinéma populaire, de genre et d'auteur·trice.

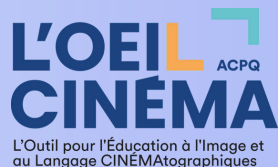
L'Association des cinémas parallèles du Québec (ACPQ) et L'OEIL CINÉMA

Créée en 1979, l'Association des cinémas parallèles du Québec a pour mission la diffusion du cinéma d'auteur et l'éducation cinématographique dans toutes les régions du Québec. En plus de promouvoir la culture cinématographique par le biais de ses membres, des organismes sans but lucratif, l'ACPQ coordonne le programme L'OEIL CINÉMA (L'Outil pour l'Éducation à l'Image et au Langage CINÉMATographiques) qui est devenu une référence incontournable pour les écoles primaires et secondaires du Québec, en offrant des solutions clé en main aux enseignant-es du cinéma en classe.

À travers une approche articulant le « voir » et le « faire », de nombreux ateliers et outils pédagogiques ont été développés au fil des ans. À travers ce programme, des milliers d'élèves et d'enseignant-es de la province, ont pu faire dans les 35 dernières années, l'expérience à la fois intime, concrète et pratique de l'acte de création au cinéma

Pour en savoir plus sur les ateliers, formations et outils que nous offrons, consultez :

- notre site : www.oeilcinema.ca
- notre plateforme pédagogique : www.parlecinema.ca
- notre page Facebook : facebook.com/oeilcinema
- notre page Instagram : instagram.com/oeil.cinema
- ou encore abonnez-vous à notre [infolettre](#).



Nous contacter

Mathieu Pierre, coordonnateur de L'OEIL CINÉMA
projets@cinemasparalleles.qc.ca
(514) 252-3021 #3644